

Les études de Vinet sur Pascal

Autor(en): **Grobéty, Marcel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **25 (1937)**

Heft 105: **Centenaire de l'installation de Vinet à l'académie de Lausanne**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380325>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS

LES ÉTUDES DE VINET SUR PASCAL

A l'heure où l'Université de Lausanne commémore le souvenir de l'enseignement qu'Alexandre Vinet donna dans l'ancienne Académie, nous sommes heureux de pouvoir présenter une édition nouvelle des *Etudes sur Blaise Pascal*, dont le plus grand nombre furent pensées, écrites, professées à Lausanne⁽¹⁾. Cette édition, la cinquième, nous est offerte par la Société d'édition Vinet, sous la forme d'un grand volume de CLXXIV et 350 pages, et constitue un ouvrage définitif tant au point de vue du texte qu'en ce qui concerne l'appareil critique qui l'accompagne.

Ce dernier a tout particulièrement retenu notre attention, à cause de son étendue d'abord, puis à cause de sa richesse, de l'ampleur de son information ainsi que de l'à-propos des vues générales qu'il renferme. Il est dû à M. Pierre Kohler, professeur à l'Université de Berne, pour qui l'histoire littéraire semble n'avoir plus guère de secrets et qui, par ailleurs, était particulièrement qualifié pour préparer cette nouvelle édition des *Etudes*. Mais un autre nom est prononcé dès le seuil du volume. celui de Philippe Bridel, qui fut l'âme de la Société d'édition Vinet, qui fut l'éditeur, le commentateur et le préfacier de plusieurs des beaux volumes que nous devons à cette Société, et qui, dans la préparation de celui-ci encore, assista jour après jour M. Kohler, discutant avec lui l'établissement du texte et la composition de la préface. Aussi est-ce avec émotion que chacun lira la dédicace qui orne la première page de l'ouvrage, ainsi que la lettre liminaire de M. Kohler.

La préface de cette cinquième édition des *Etudes sur Blaise Pascal* est longue de cent soixante-quatorze pages! «Elle dépasse évidemment», écrivait le professeur Bridel, «le cadre *documentaire* que nous avons adopté en prin-

(1) ALEXANDRE VINET. *Etudes sur Blaise Pascal*. Edition augmentée de fragments inédits, publiés avec une préface et des notes par Pierre Kohler. Lausanne, Payot, 1936. CLXXIV — 354 p. in-8°. Fr. 7.50.

cipe et plus ou moins respecté jusqu'ici ». Mais il ajoutait : « Le volume que vous éditez est de nature spéciale dans toute la série des *Œuvres* de Vinet ;... le cadeau qui sera fait cette fois à nos souscripteurs, et au public, d'un véritable travail littéraire et personnel, ne fera point précédent... Ce travail littéraire, d'ailleurs, n'est aucunement un hors-d'œuvre : il sert vraiment, et de façon profonde, à faire comprendre les textes que nous publions. » Ces lignes disent fort bien ce qu'est cette remarquable préface, dont la longueur paraît brièveté au regard de l'étendue du sujet. On ne pouvait, en effet, se borner à des notes critiques et documentaires. Des questions d'ordre général devaient être évoquées et, dès l'abord, le parallèle si souvent établi entre Vinet et Pascal. Depuis les *Portraits littéraires* de Sainte-Beuve, nombreux sont ceux qui ont relevé la ressemblance qui existe entre le critique vaudois et le solitaire de Port-Royal, « sa haute admiration, son grand modèle ». Ressemblance, oui certes ; mais n'y a-t-il pas des différences aussi ? C'est à noter les unes et les autres, avec beaucoup de finesse et un exact sentiment des nuances, que M. Kohler s'attache en un premier chapitre d'une vingtaine de pages qui, nous semble-t-il, feront autorité sur ce sujet. Viennent ensuite de sagaces remarques sur « Vinet interprète de Pascal ». Que vaut le jugement que porte Vinet sur les *Pensées* et sur leur auteur ? N'a-t-il pas un peu tiré Pascal du côté du protestantisme ? N'a-t-il pas aussi trop complaisamment insisté sur Pascal psychologue et moraliste, sur Pascal héraut de la religion du cœur ? Il se peut. Toutefois, nous pensons que le préfacer conclut justement quand il écrit : « Avec beaucoup de pascalisants, il est permis d'estimer que, considérant Pascal sous un certain angle, éclairant de préférence certaines parties de sa pensée, Vinet a vu aussi juste que personne, a pénétré plus profond et a tiré sûrement de l'œuvre immense mais énigmatique les beautés permanentes, les valeurs toujours efficaces » (p. xxxiii).

Une fois ces grandes questions posées et examinées, nous arrivons à un chapitre captivant sur la composition des *Études*. On sait que ce sont des morceaux de circonstance, fragments de cours ou articles, ceux-ci tirés eux-mêmes des cours dont ils sont parfois la simple transcription. Mais ce que nous apprenons, avec l'émotion qui nous prend toujours devant les belles œuvres inachevées, devant les rêves qui ne sont pas devenus réalité, c'est que Vinet songea longtemps à écrire un livre sur Pascal et que les pages que nous possédons ne sont, pour la plupart, que des ébauches ou des fragments épars de cette œuvre que les événements et la maladie l'empêchèrent de mener à chef. L'auteur de la préface nous fait assister, on peut presque dire jour après jour, et même heure après heure, au travail de Vinet penché sur les textes de Pascal, s'attachant à le comprendre et à faire comprendre aux autres sa pensée. On nous dispensera de refaire ici avec lui cette fort intéressante promenade biographique et littéraire. Mais ce que nous ne pouvons pourtant nous dispenser de dire, c'est l'extrême plaisir que nous avons éprouvé à revivre cette création des *Études* sur Pascal dans l'atmosphère même du temps où elle s'est produite. Période critique et essentielle pour les études pascaliennes, en effet, que celle

où Victor Cousin, dans une communication retentissante à l'Académie, puis dans plusieurs ouvrages, révélait au monde intellectuel que l'on ne possédait pas le vrai texte des *Pensées* et insinuait que la révélation de ce texte était de nature à modifier profondément l'idée que l'on se faisait de son auteur. On peut imaginer l'émotion d'un Vinet et de ceux qui, comme lui, concevaient pour Pascal une admiration fervente. Et l'on se représente aisément avec quelle ardeur il a lu, non seulement les ouvrages de Cousin, mais la nouvelle édition que Faugère donna des *Pensées* ainsi que les premiers chapitres du grand livre de Sainte-Beuve sur Port-Royal. En vérité, ce fut en pleine mêlée que Vinet pensa, rédigea, livra au public les plus importantes de ses *Études*, et telles d'entre elles sont des pièces de polémique, notamment les trois articles qu'il consacra au « livre de M. Cousin sur les *Pensées* de Pascal », articles qui parurent dans le *Semeur* en février et mars 1843. Pour résumer notre impression sur ce chapitre de la préface, nous dirons qu'il constitue un morceau d'histoire littéraire du plus rare intérêt, dont la connaissance est désormais indispensable à quiconque aime à la fois Pascal et Vinet.

Un quatrième chapitre raconte comment furent publiées les *Études*. Ceci est plus spécial. Non pas, certes, moins intéressant, mais d'un intérêt plus resserré. A la grande histoire littéraire succède la petite histoire, celle des transactions, correspondances, hésitations, etc. qui président au rassemblement de morceaux épars, au choix des uns, à l'abandon des autres, à leur classement et à la correction de leur texte... L'affaire se complique parce qu'il y a, d'un côté, le comité de Lausanne — où l'on n'est d'ailleurs pas unanime — et, de l'autre, Lutteroth, qui dirige l'édition à Paris et qui n'est pas toujours d'accord avec les Lausannois ! Nous n'en dirons pas plus ; ceci suffira peut-être à donner à quelques-uns l'envie de connaître avec plus de détails cette curieuse et parfois amusante histoire de l'édition d'un grave et grand livre. Nous indiquerons seulement qu'au terme de ce chapitre se trouve un fort utile classement chronologique des *Études* et que nous avons trouvé, pour notre part, le plus grand intérêt à pouvoir les lire, grâce à cela, dans l'ordre de leur composition.

Enfin, une dernière partie, longue d'une quarantaine de pages, contient le commentaire critique, cette indispensable collection de notes qui jettent sur le texte de Vinet, page après page, de précieuses clartés.

* * *

Arrivé au terme de cette riche et vivante préface, on se trouve à même de lire les *Études* dans un esprit et sous un jour vraiment nouveaux et, par là, de les comprendre mieux. Elles sont désormais situées dans leur perspective historique, dans leur vrai paysage moral et intellectuel et, de ce fait, elles prennent, pour nous, une vie nouvelle. C'est ainsi, par exemple, que la querelle du « pyrrhonisme » de Pascal, qui n'est plus aujourd'hui à l'ordre du jour des études pascaliennes, prend dans ce livre un intérêt tout particulier dès l'instant où nous la replaçons au milieu des circonstances qui l'ont provoquée. Et nous

admirons d'autant plus la profondeur de Vinet qui, dans cette lutte d'idées qui passionnait alors les esprits cultivés, a su proclamer quelques vérités essentielles du christianisme de Pascal et du christianisme tout court, vérités essentielles dont la force et la beauté sont de toujours. Qu'on nous permette de citer de ces remarques ou de ces conclusions en lesquelles s'exprime une pensée féconde : « La conviction et le doute ne sont pas seulement deux attitudes de l'esprit, mais deux états de l'âme ; et tant que l'âme ne sera pas restaurée, il est bien des vérités que nous ne croirons pas solidement ou que nous croirons d'une foi inerte » (p. 77). « Il s'agit de trouver Dieu, qui est la paix et la sécurité de l'intelligence non moins que la paix et la sécurité du cœur » (p. 80). Faudrait-il donc s'étonner tellement que Pascal ait été sceptique ? Hors de l'Évangile, note Vinet, tout le monde n'est-il pas fatalement sceptique ? « Il est une chose qu'on oublie trop : c'est que la foi à l'Évangile implique peu de foi aux enseignements de la raison pure. L'Évangile ne se donne pas comme une lumière plus vive ajoutée à nos lumières naturelles, mais comme un flambeau qui vient dissiper nos ténèbres, comme le jour succédant à la nuit. Il ne suppose pas seulement, il déclare que tous les hommes étaient égarés, et qu'il n'y en avait point d'intelligent, non pas même un seul » (p. 122).

Mais il y a eu, chez le penseur de Port-Royal, un tourment plus grave et plus intime : « Je n'ai garde », dit notre critique, « de nier que Pascal n'ait haleté plus péniblement qu'un autre sous l'oppression du doute ; que l'incertitude, comme telle, ne lui ait été plus insupportable qu'à bien des esprits, et que le désir de connaître n'ait eu, chez lui, à peu près autant d'intensité que peut en avoir, chez la plupart des hommes, l'amour du bonheur. Mais Pascal connaissait de plus nobles besoins : d'autres peuvent savoir ce que signifient les mots de *faute*, de *tort*, et même de *crime* : il savait, lui, ce que signifie le mot de péché ; cela ouvre les yeux, ou plutôt cela donne des yeux » (p. 103). « Si Pascal s'est jeté dans un abîme, c'est dans celui de la sainteté ; le *néant* qu'il a fui, c'est le péché ; les ténèbres qui l'ont épouvanté, ce sont ces ténèbres de dehors, qui ne sont noires que de l'absence de Dieu. Il a vu la lumière là où il a vu la charité, et c'est dans la charité proprement qu'il a donné tête baissée. On le représente entraîné par le désespoir dans la foi comme dans un trou noir ; je le vois irrésistiblement entraîné vers la beauté de Dieu » (p. 134). On voit apparaître ici un des jugements les plus justes que Vinet ait portés sur Pascal : au fond de la doctrine et de l'âme même de ce dernier il y a, non pas le pyrrhonisme qui est un tourment intellectuel, mais un tourment moral et religieux : le pessimisme, ce pessimisme radical qui est le dernier mot de toute philosophie sérieuse et surtout le dernier mot du message chrétien en tant qu'il considère l'homme sans la grâce. (Cf. p. 171 et 172.)

Toute cette querelle du pyrrhonisme de Pascal s'évoque dans trois études que la nouvelle édition a fort heureusement groupées dans la première moitié de l'ouvrage, ce qui n'était pas le cas dans l'édition précédente. Ces trois études sont : *Du livre de M. Cousin sur les Pensées de Pascal* ; *Sur le pyrrhonisme de Pascal et sur sa religion personnelle* (fragment de cours de 1844 dont

M. Kohler écrit qu'il « porte au point de perfection la réplique aux allégations de Cousin » ; enfin une présentation de l'édition des *Pensées* par Faugère en trois articles du *Semeur* intitulés : *Restauration des Pensées de Pascal* (1844).

Ce groupe de trois études polémiques est encadré par des travaux plus spécialement didactiques ; d'abord deux fragments du cours de Bâle de 1833 : un *Blaise Pascal* inédit et un chapitre sur les *Pensées* et leur plan, puis, après les études sur le pyrrhonisme, une nouvelle leçon sur le plan des *Pensées*, présentée, celle-ci, onze ans plus tard à l'Académie de Lausanne. Nous ne reproduirons pas cette analyse, qui nous révèle en Vinet un précurseur des critiques modernes les plus autorisés de Pascal, tels que les Boutroux et les Brunschvicg, mais nous ne pouvons pas résister cependant au plaisir de transcrire les lignes que voici, qui définissent les *Pensées* en des termes dont personne, pensons-nous, n'a égalé la justesse : « Dans son état actuel, ce volume est un long et sublime aparté, un drame dans lequel un seul acteur est en scène, mais auquel les péripéties ne manquent pas. Aucun livre plus subjectif et à la fois moins égoïste. Ce sont des confessions : ce ne sont pas celles d'un Augustin ; mais ce sont les confessions successives d'un pénitent de la pensée, qui révèle ses agitations du sein même de ses agitations ; car l'écho de ce tumulte intérieur se prolonge dans son souvenir et presque dans son âme » (p. 176 s.).

Mais Vinet ne pouvait en rester à des études d'occasion, à des critiques d'ouvrages. Nous avons vu qu'il avait fait un plus grand rêve. Il est vrai qu'à propos de la circonstance la plus accidentelle il atteint aux intuitions les plus hautes et que la critique s'élève souvent, avec lui, jusque sur le plan de la plus sereine métaphysique. Nous lui devons toutefois deux études d'ordre plus général que les précédentes ; ce sont celles qui s'intitulent : *De la théologie du livre des Pensées* et : *Pascal, non l'écrivain mais l'homme*. C'est à l'étude sur la théologie du livre des *Pensées* qu'il faut se reporter pour avoir, d'emblée, une vue claire de la façon dont Vinet a compris cet ouvrage. Pascal, nous dit-il, a inauguré une apologétique nouvelle, fondée sur une étude approfondie des misères de l'homme. Il a agi ainsi parce qu'au fond de sa pensée il y a ce postulat : *le christianisme, c'est l'homme avec Dieu*. Il faut donc, de l'homme sans Dieu, parvenir à l'homme qui a retrouvé Dieu. « L'homme porte en soi le double besoin d'être tout à Dieu et d'être entièrement homme. » Toutes les hérésies reviennent à diminuer l'homme ou à diminuer Dieu et la « théologie » a beaucoup de peine à ne pas incliner vers l'une ou l'autre erreur. Seule la religion du cœur, la foi vivante se tient au sommet de l'angle, dans le mystère de la vie. Telle fut la théologie de Pascal, dont la gloire est d'avoir été homme en théologie, d'avoir mis en théologie, loin de toute scolastique, son expérience vivante de croyant racheté. C'est donc la religion du cœur qui est au centre, qui est le dernier mot de Pascal et, à ce propos, Vinet insinue (sans le dire aussi ouvertement qu'il le fait ailleurs, dans son article sur la *Restauration des Pensées*, par exemple) que l'attitude pascalienne est, au fond, une attitude protestante. Cela peut se discuter, mais ce qu'on lira par contre avec une immédiate et complète adhésion, ce sont les remarques judicieuses sur le

caractère personnel du livre des *Pensées* qui est, bien plus qu'un livre de doctrine, un livre de piété et presque d'ascétisme, ainsi que les très belles pages sur la tristesse et la joie du chrétien, par lesquelles se termine cette étude.

Quant à l'étude intitulée : *Pascal, non l'écrivain mais l'homme*, elle nous paraît être le morceau capital du recueil, celui qui emprunte le moins à l'occasion et peut se suffire à lui-même comme une œuvre achevée et originale. En parcourant ces pages, nous entrons dans l'intimité, non pas tant peut-être de Pascal que de Vinet lui-même lorsqu'il lit et médite Pascal. Nous voyons s'évoquer devant nous l'image de Pascal telle qu'elle s'évoquait devant lui au cours de ses ferventes études. Nous découvrons le Pascal de Vinet. Car enfin il y eut un Pascal de Vinet, comme il y eut un Pascal de Voltaire et de Condorcet, un Pascal de Victor Cousin et un Pascal de Sainte-Beuve. C'est le destin de ce génie mort trop tôt d'avoir laissé à la postérité une énigme ; non seulement l'énigme du livre qu'il projetait, mais l'énigme de son âme même, cachée sous l'amas informe et mystérieux des *Pensées*. Pascal, nous dit Vinet, fut un de ces êtres rares qui surent prendre conscience de leur individualité profonde et la manifester avec courage ; il sut se défendre contre la tyrannie de toute autorité extérieure ; il eut la passion du vrai, avec profondeur et avec une largeur qui mérite l'épithète d'universelle ; il fut vrai jusque dans son style. Mais cet homme, qui a humilié la raison et méprisé la philosophie, a été un penseur, et l'élément intellectuel domine en lui ; il domine même avec quelque froideur, et la poésie manque à ce génie. Il lui manque aussi certains dons du cœur : l'art de persuader, ainsi que la chaleur intime et abandonnée des affections naturelles. « Pascal accablait les esprits. Il était plus fait, ce me semble, pour dominer et pour entraîner que pour plaire... D'autres nous gagnent insensiblement ; Pascal nous subjugue. » Malgré cela, il y a dans Pascal un fond de passion ardente qui l'explique en définitive. « L'homme, créature relative et dépendante, n'est complet que par la passion » ; et Pascal est de ceux chez qui la passion, « dès longtemps éveillée, active, inquiète, incapable de distraction, attend avec impatience et cherche avec ardeur son objet ». Ne trouvant devant elle que le vide, à la hauteur où la maintient son caractère intellectuel, elle s'arrête et se fixe enfin dans la religion. « La religion fut dès lors la passion de Pascal ; la religion de Pascal fut passionnée et, par là même, communicative et entraînant. » A coup sûr, cette image de Pascal est admirable. Nous aimerions cependant y voir se dessiner un trait que Vinet a su relever ailleurs : nous voulons dire le pessimisme de Pascal, dont nous avons parlé déjà et qui, certainement, constitue un élément important de sa physionomie spirituelle, ce pessimisme janséniste et biblique qui le situe dans la lignée héroïque des grands chefs de file du christianisme authentique.

Cette image de Pascal dessinée par Alexandre Vinet est-elle celle du vrai Pascal ? Il est possible qu'elle soit, par certains côtés, insuffisante et même inexacte : je laisse à d'autres le soin d'en décider. Mais ce qui est certain,

c'est que ces pages de Vinet sur *Pascal*, non *l'écrivain mais l'homme*, contiennent des vues que l'on doit qualifier tour à tour de justes et de profondes, et qu'elles méritent de rester, même si elles ne suffisent pas à peindre exactement l'auteur des *Pensées*, parmi celles qui aident à le connaître et qui éclairent vivement certains aspects de son visage.

Toutefois, Pascal, ce ne sont pas les *Pensées* seulement, ce sont aussi les *Provinciales*, et Vinet ne pouvait pas l'oublier. La nouvelle édition des *Études* contient deux morceaux sur les *Provinciales*. Alors que les anciennes éditions donnaient seulement la leçon du cours de Lausanne (novembre 1844), publiée dans le *Semeur* des 1^{er} et 8 janvier 1845, nous avons ici un fragment d'une leçon donnée à Bâle en 1833, et nous devons remercier les éditeurs d'avoir livré cet inédit au public. Il nous a intéressé à deux points de vue : tout d'abord, la comparaison avec la leçon de Lausanne permet de constater l'épanouissement d'un talent et l'enrichissement d'une pensée devenue, après dix ans, plus ample, plus vigoureuse et plus profonde ; la leçon de Bâle, en effet, contient les éléments et l'ébauche de celle de Lausanne ; la vision d'ensemble est la même, mais le dessin est plus simple, plus élémentaire, plus lourd même, oserai-je dire. Toutefois, dans cette ébauche, nous notons des traits qui révèlent la sûreté du regard moral par laquelle Vinet s'est distingué d'emblée. Entre autres cette remarque : « La science des Jésuites, qui nous étonne, leur subtilité qui nous confond, sont bien loin d'égaliser la science et la subtilité d'un autre casuiste qui n'est point de leur société et qui date de plus loin que tous leurs livres, je veux dire le cœur humain ». Cette notation, amorce d'un développement fort judicieux, se retrouve dans la leçon de Lausanne où Vinet observe que « les Jésuites ne sont que les parrains, et non les véritables pères du système qui porte leur nom » ; que « le *jésuitisme* date des premiers jours du monde » et que Satan lui-même ne fut autre chose, aux yeux de nos premiers parents, « qu'un *docteur grave*, bien capable après tout de *rendre son opinion probable* ». On voit, d'un texte à l'autre, la permanence d'un jugement sûr ; on aperçoit aussi l'enrichissement de la pensée dans le second texte et tout ce qu'elle a gagné en finesse. Pourtant, elle nous a frappé davantage dans la leçon de Bâle, peut-être à cause de ce qu'elle a de plus élémentaire dans l'expression, tout comme certains traits d'un dessin ressortent mieux dans l'ébauche que dans l'œuvre achevée. Disons-nous maintenant la jouissance extrême que nous avons ressentie à la lecture de la leçon de Lausanne ? Chacun la connaît, ou peut s'y reporter aisément, et chacun, en relisant ces pages, s'émerveillera tout à nouveau de tant de jugements profonds, clairs, nuancés, par exemple sur le style de Pascal et ce qu'il a contribué à faire de la langue française, sur l'esprit de la comédie dans les *Provinciales*, sur Pascal maître de la polémique, sur l'éloquence qui « n'est que la vérité passionnée, c'est-à-dire la vérité dans sa plénitude, car la passion complète la vérité ». Et combien remarquable, à propos de cette dernière considération, le parallèle entre Pascal et Démosthène, concluant à la supériorité du premier à cause de la supériorité de la vérité qui l'inspire et qu'il veut défendre et

venger ! En bref, la lecture des études de Vinet sur les *Provinciales* donne un impatient désir de revenir à cet ouvrage, que la grandeur des *Pensées* a fait passer au second plan et qui réserve pourtant à l'esprit un si vif bonheur et à la conscience de très graves et profondes joies.

* * *

Les notes que l'on vient de lire ne sont, précisément, que des... notes ; des impressions de lecture hâtivement transcrites. En fait, il est difficile de rendre exactement compte d'un ouvrage de Vinet. Pour bien faire, ce n'est pas à l'analyse du livre qu'il faudrait s'attacher, et surtout pas lorsqu'il s'agit comme ici de morceaux séparés, d'œuvres d'occasion dont chacune mériterait une appréciation particulière. Ce qu'il faudrait, c'est dégager d'un livre comme celui-ci « l'esprit d'Alexandre Vinet », tel qu'il se manifeste en maintes saillies, en remarques furtives ou, au contraire, en longs et graves développements personnels. Plus exactement, ce qu'il faudrait, c'est dessiner la vision que Vinet a eue de Pascal en faisant la synthèse de ces jugements, appréciations, intuitions et, à travers cette vision même, apercevoir l'acte intime de Vinet pensant son propre christianisme sous l'impulsion de ce réactif prodigieux : les *Pensées*. Il va de soi que ce n'était pas là notre affaire. Heureux serons-nous seulement si l'hommage que nous avons voulu rendre à un grand livre et à sa nouvelle et si remarquable édition ne paraît pas trop imparfait.

Marcel GROBÉTY.

VINET, LITTÉRATURE ET HISTOIRE SUISSES

Il n'est pas trop tard pour rappeler ici l'avant-dernier des volumes parus des œuvres d'Alexandre Vinet⁽¹⁾ et pour en remercier l'éditeur. Ce recueil, préparé par M. Perrochon, sous les yeux de Ph. Bridel, n'est pas seulement d'intérêt local comme son titre pourrait le faire croire ; en fait, et comme toujours lorsque c'est Vinet qui parle, le lecteur y trouve plus que ce qu'il attendait. Des articles de critique sur les poètes et les historiens romands

(1) ALEXANDRE VINET. *Littérature et Histoire Suisses*. Recueil d'articles et d'essais divers, publiés d'après les éditions originales et les manuscrits par Henri Perrochon. Lausanne, Payot, 1932. cxxviii-531 p. in-8°. — 10 fr.